

ROBERT AULOTTE
Paris

LES GUEUX DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XVI^e SIÈCLE*

Prétendre parler les gueux dans la littérature française du XVI^e siècle, c'est reconnaître, d'entrée de jeu, que la dette sera grande envers Gustave Reynier qui, voici plus de soixante ans, consacra au sujet un chapitre substantiel de son étude sur *Les Origines du roman réaliste*; Gustave Reynier dont je salue ici la brillante mémoire.

Les gueux donc, ces vils mendiants, ces vils personnages, comme les définit le *Dictionnaire* de Godefroy: les gueux, dans leur diversité, que nous révèlent d'emblée les richesses du lexique où s'offrent à nous les gueux, bien sûr, mais aussi les gueux de l'ostière — ces «caimans qui vont fleureter les huis des maisons» — auxquels Rabelais fait appel dans le *Gargantua*, les belistres, les bresches, les cagnardiers, les coquins, les contreporteurs, les filous, les francs-mitoux, les enfants de la matre, les eschevins de la Pierre-au-Lait (ou ceux du Port-au-foin), les galiers, les gens du royaume de Thunes, les malingreux, les marauds, les millards, les piêtres, les polissons, les riffodés, les sabouleurs, les souhайтеux, les truands. J'en passe, que nous retrouverons, si nous savons regarder sur les routes qu'anime alors de façon incessante un siècle de mouvement. Au XVI^e siècle, en effet (tandis que les nobles, au moins jusqu'au traité du Cateau-Cambrésis, s'exténuent entre Loire et Tibre) se croisent et s'entrecroisent en Europe riches marchands, moines quêteurs, baladins, étudiants en transfert d'universités, pèlerins pieux, dames allant prendre les eaux et goûter loin d'un mari toujours grognon quelques semaines d'agréable liberté. Groupes bigarrés entre lesquels se glissent bien souvent nos gueux, vagabonds plus ou moins faméliques, toujours pourchassés, souvent relégués au-delà des murailles de la ville, parfois provisoirement abrités dans les établissements de l'Aumône, jamais vraiment éliminés. Mais qui sont-ils, ces «rodeurs» dont, après Joan Bergier, *Discours modernes et facecieux*, 1572, Guillaume Bouchet nous dit

* Ce texte reprend, pour l'essentiel, à une communication présentée sous le même titre au cercle de Recherches sur la Renaissance de l'Université de Paris Sorbonne, le 4 mai 1976.

dans la XV^e *Serée* que la «France est toute pleine, depuis la fin de la guerre de Cent Ans»?¹

Sans doute, compte-t-on parmi eux des asociaux de nature, comme il s'en trouve à toutes les époques et qui constituent, avec ceux qu'attirent les délices supposés de la vie de gueuserie, le gros du peloton des «fils de ville», c'est-à-dire selon l'expression d'Agrippa d'Aubigné dans les *Aventures du Baron de Foënesté*, de ces vagabonds sans famille que les villes sont obligées d'entretenir. Les ont rejoints d'autres catégories d'errants, moins volontaires, semble-t-il: d'anciens «piétons» blessés ou vieilliss; des soldats déserteurs ou licenciés des campagnes d'Italie, que le traité du Cateau-Cambrésis a jetés par milliers sur le pavé et qu'on appelle alors drilles, béroards, francs-taupins ou narquois; des affamés, que précipitent sur les routes une disette comme celle de Lyon, en 1531, dont nous parle Jean de Vauzelles dans sa *Police subsidiaire*, ou l'une de ces épidémies de peste si fréquentes à l'époque; des chômeurs, les courtauds de boutanche, qui, pour paraître moins suspects, exhibent leurs outils; et des étudiants pauvres que chassent régulièrement hors des villes d'impératives mesures de police, telle celle du 25 mars 1535 (n. s.) où

fut cryé de par le Roy en la cour du Parlement que tous pauvres escoliers et indigens, non aians de quoy vivre et soy entretenir eux escolles, vuydassent la ville de Paris; et leur fut faicte defence, sur peine de hart, de non plus chanter doresnavant devant les images des rues aucuns salut, de peur qu'ils ne s'habituaissent, par ce moyen, de coquiner et belistrer et aussi pour ce qu'ils demandoient l'aumosne, après avoir chanté leur salut.

A côté d'eux, les exploiters professionnels: les coquillards, ces faux pèlerins toujours en route pour un inaccessible Saint-Jacques de Compostelle; les charlatans, les escrocs de tout acabit, habiles à «plumer la poule sans crier», à manier les cartes courtes, longues, pliées, poncées; à vendre des hanaps de faux argent, comme le font par exemple les mauvais garçons du 98^e Conte de Philippe de Vigneulles; ou encore ces apostats vagabonds, éternels candidats à la conversion, toujours prêts à recevoir pour leur profit un nouveau baptême — catholique ou protestant — et que dénonce avec vigueur le réformé Jehan Gay dans son *Histoire des Schismes* en 1561. Sans oublier, il va de soi, les inévitables filles de joie, «rivardes» toujours disposées à se faire «river le bis», dignes associées de ces gueux dont les compagnies étaient nombreuses et célèbres dans l'Ouest de la France, surtout en Poitou.

Sur le comportement habituel de ces compagnies, nous ne manquons pas de détails. Un certain nombre d'ouvrages nous renseignent sur nos

¹ Le nombre de gueux sans moyens réguliers d'existence avait augmenté aussi depuis la Renaissance en Angleterre et en Espagne, cf. A. H. Dodd, *Life in Elizabethan England*, 1961, et T. K. Derry, *The Making of the Industrial Britain*, 1973; N. du Fail, *Contes et discours d'Eutrapel*, parle de 2 millions de bélières.

gueux, aussi bien que le *Liber vagatorum* sur les aventuriers allemands, que le *Caveat for Common Cursetors* sur les nomades anglais ou le *Vagabondo de Frianore* sur les faux mendiants d'Italie. En France, le plus connu de ces opuscules est, à coup sûr, *La Vie genereuse des Mercelots, gueux et boesmiens, contenans leur façon de vivre, subtilitez et Gergon, mis en lumière per Péchon de Ruby*: petit livret d'une quarantaine de pages, paru à Lyon en 1596, réimprimé en 1927 et dont l'auteur reste inconnu sous son pseudonyme, qui, dans le vocabulaire de «blesche», consigné à la fin, désigne, nous dit-on, un «enfant éveillé». Le titre — on l'a noté — distingue trois catégories de vagabonds: les mercelots ou merciers ambulants; les Bohémiens (encore appelés Egyptiens ou Tziganes) venus en France au siècle précédent, spécialistes de sorcellerie et de chiromancie, volontiers maquignons ou faux-monnayeurs; et les gueux proprement dits, dont Péchon de Ruby traite en deux fois et qu'il nous fait suivre dans leurs vols, puis dans leurs amours. Ce qui a le plus frappé Péchon de Ruby — comme ses contemporains, Montaigne notamment² — c'est la puissante organisation qui régit ces compagnies de vagabonds. La confrérie des Mercelots, régulièrement affiliée à celle des voleurs de grand chemin, a ses degrés du simple blesche, à peine sorti de son apprentissage de pechonnerie, au coesmelot (petit mercier), puis au coesme ou grand mercier — le mot «coesmelot» étant celui qui, par déformation a donné «camelot» au XIX^e siècle, après avoir, au XVII^e siècle, fourni «cameloter» au sens de 'gueuser'. De même, les Bohémiens, groupés par tribus ont leur capitaine — comme le fameux Jean Charles dont parle Tallemant³ — auquel ils rendent compte de tout ce qu'ils ont volé ici ou là, eux et leurs femmes, à l'exception de ce qu'ils ont gagné à dire la bonne aventure. Les gueux, du leur côté, obéissent à un grand chef, le coesre, qu'assistent des cagous ou lieutenants provinciaux. Leur vie est réglée de façon très stricte par des règlements contraignants; elle connaît des sanctions qu'édicte leurs magistrats lors des assemblées générales, comme il s'en tenait à Fontenay-le-Comte par exemple. Ces punitions peuvent aller jusqu'à la mort par pendaison ou par immersion, mais il arrive aussi qu'elles se limitent à quelque répugnante obligation, comme celle de boire un mélange d'urine, de sel et de vinaigre, avec, en cas de refus du condamné, frottement énergique de ses parties sexuelles et de son fondement au moyen d'un rugueux bouchon de paille.

En dehors de ces assemblées, les gueux, le dos chargé de leur hoquette, errent sur les chemins, couchant, l'été, sur le foin ou pelard, l'hiver, dans les fours à pain encore chauds qu'ils appellent abbayes rufantes. Ils jouent de leur gobelets, font des tours de passe-passe comme l'es-

² *Essais*, III, 13, p. 1082 (éd. Villey-Saulnier): «Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et dict-on, leurs dignitez et ordre politiques».

³ *Historiettes*, II, 844.

camoteur de Jérôme Bosch représenté au musée de Saint-Germain. Ou bien, ils proposent à la vente mille petits objets d'un aloi plus que douteux, mille drogues-miracles, ces thériaques dont le siècle est si friand, souvent pour endormir l'attention de leurs clients et pour mieux les voler. Des Bohémiens arrivent-ils dans un petit village, près de Moulins, où se célèbrent les noces d'un paysan riche? Belle occasion pour eux de se mêler aux conviés, de jouer avec eux aux dés ou aux cartes, en trichant, bien sûr, pendant que leurs femmes dérobent. Butin: cinq cents écus; mais le vol est découvert, d'où une furieuse bataille avec les paysans, «un grand menage» comme on dit, et l'intervention des forces de police que le capitaine des Bohémiens abuse par un bon tour. Ce qui vaudra, sans doute, à ces Bohémiens aux longs cheveux le certificat de bonne conduite qu'ils n'hésitent pas à demander dans les bourgs où ils sont passés!⁴

Ailleurs, les gueux se contentent de mendier, après s'être attaché à l'épaule, pour mieux apitoyer, le bras infect et puant d'un pendu; ou après avoir figuré des plaies aussi affreuses que fausses sur leurs jambes parfaitement saines. Tel «saboulex» feint d'être atteint d'épilepsie, le mal Saint-Jean, qui s'est simplement frotté de sang et s'est gavé la bouche avec du savon blanc. Telle «cagnardière» (c'est-à-dire une fainéante qui vit au cagnard, dans un coin de rue) prétend être victime depuis quatre ans du mal Saint-Fiacre et montre à ceux à qui elle demande l'aumône «un gros boyau fait par artifice, de longueur d'un demi-pied et plus, qui lui sortait du cul, duquel decouloit une liqueur semblable à de la boue d'aposteme». Je ne vous en inflige pas davantage. Je laisse sur le théâtre de leurs exploits nos charlatans, nos coupe-bourses, nos crocheteurs, nos mendiants effrontés, tous zélateurs de Mercure, dieu de la truandaille. Pour les retrouver d'ailleurs dans nos oeuvres littéraires, volontiers accueillantes à tous ceux qui font profession de «gueuser», c'est-à-dire de faire fortune *turpibus artibus*, par des moyens honteux. Ne sont à mes yeux de véritables gueux ni le Panurge de Rabelais (même s'il a soixante-trois manières de se procurer de l'argent dont la plus honorable et la plus commune est «par façon de larrecin furtivement faict»), ni Maître Pierre Faifeu, ce souvenir vivant de Villon, dont Charles de Bourdigné nous conte la *Légende joyeuse* en 1532. Mais le Capitaine Ragot est, lui, un gueux authentique et le plus célèbre de tous ceux qu'a connus le XVI^e siècle. Fils d'une famille honorable d'Angers, ce Ragot était venu, vers 1530, gueuser à Paris, du côté de la place de Grève. Appuyé sur ses potences (des béquilles qui pouvaient à l'occasion servir de bâtons), suscitant sans doute la pitié par une jambe faussement pourrie d'ulcères, il avait exercé avec tant de profit qu'il avait, dit-on, «salle et chambre tapissées et se servait de vaisselle d'argent». Sa renommée de prince des bélistres est attestée par deux petits recueils anonymes de

⁴ Même remarque sur l'affluence de bélistres à un festin gratuit dans la *Nouvelle fabrique* de Philippe d'Alcipppe.

vers consacrés à sa gloire, que l'on peut, sans trop d'in vraisemblance, dater du premier tiers du XVI^e siècle. Et sa renommée se poursuivra longtemps encore, comme le prouvent les mentions nombreuses que fait de lui notre littérature. Rabelais invoque le bon Ragot au Chapitre XI du *Pantagruel*. Dans les *Propos rustiques* (ch. 8), Noël Du Fail le dit mort, mais lui fait honneur de l'établissement des statuts des gueux; et le gentilhomme breton restera si marqué par le personnage qu'il donnera comme titre à son édition de 1573 des *Propos rustiques: Les Ruses et finesses de Ragot, jadis Capitaine des gueux de l'ostiere et de ses successeurs*. Jacques Tahureau dans son second *Dialogue* l'appelle «le paragon et souverain des Gueux». Dans la *Mythistoire Barragouyne*, généralement attribuée à Guillaume des Autels, Gaudichon

s'accompagne de deux ou trois mille gueux qui lors tenoyent leur chapitre general au beau milieu de la forest de Biere [Briare, Loiret] et auprès desquels il espère connaître l'honorabilificabilissime maniere de vivre des Coquins, laquelle il avoit tant ouy priser à ceux qui avoient autrefois cogneu le bon compere Ragot.

Font encore allusion à lui, Louis le Jars dans sa tragicomédie de la *Lucelle* (1576), Henri Estienne au *Premier dialogue du nouveau langage français italianisé* (1578), Brantôme dans ses *Discours des grands capitaines français et étrangers*. Et d'Aubigné lui fait une place dans les *Aventures du Baron de Foeneste*, au chapitre du Triomphe de la Gueuserie, où l'édition de la Pléiade a le tort de le confondre avec un bouffon du temps de Louis XII et de François I.

Un personnage de cette stature, qui à sa mort avait légué ses poux aux médecins et aux jacobins, et son billouart aux nourrices, hante évidemment les imaginations du temps et fait, si l'on peut dire, école. Le Tailleboudin des *Propos rustiques*, le Gaudichon de la *Mythistoire* sont ses enfants spirituels, tout comme les coupeurs de bourses des *Nouvelles recreations* de Bonaventure des Périers; tout comme ces mendiants rusés dont Ambroise Paré, à la suite de Noël Du Fail qu'il imite de près, nous dévoile les artifices dans les chapitres 20 à 24 de ses *Monstres et prodiges*: telle cette belistresse qui feint d'avoir un chancre à la mamelle, semblable en cela à ces menteuses du *Liber vagatorum* dont la poitrine se déformait horriblement sous une rate pelée d'un côté et frottée de sang.

Les gueux suscitent donc un intérêt très large dans la seconde moitié du XVI^e siècle. L'historien Estienne Pasquier leur consacre même un chapitre de ses célèbres *Recherches de la France*⁵. Et s'il fallait une dernière preuve — concrète — de la vogue qu'ils connaissent, nous la trouverions aisément dans cette invitation que, selon Brantôme, le roi Charles IX adressa, par pure curiosité, à une douzaine de bohémiens de venir «jouer hardiment leur jeu» à la cour, un jour de bal.

⁵ Ed. Sonnius, 1621, VIII, 748.

Peut-on tenter d'expliquer cette sympathie quasi-générale que l'on constate alors à leur endroit, dans la littérature, même si elle se nuance, ici ou là, d'une certaine inquiétude devant le danger que les gueux peuvent faire courir à la société et que trahit le surnom de gueux que les Espagnols du cruel duc d'Albe avaient donné par dérision aux rebelles des Flandres?⁶

Il faut, je crois, reprendre le problème tout au début du siècle. Avec Erasme par exemple. Dans le deuxième livre des *Colloques* (*La Mendicité*) apparaissent déjà les mendiants porteurs de fausses plaies destinées à exciter la pitié, mais Erasme ne se penche pas vraiment sur eux, lui qui conclut: „Peut-être que la nature a créé ces gens pour être des gueux”. Son ami Thomas More met, en revanche, davantage l'accent sur leur misère et c'est avec l'*Utopie*, je crois, que s'impose dans la littérature la réalité du paupérisme. Thomas More sait d'expérience — et il le dit — comment un soldat licencié, un valet congédié, un chômeur peut devenir un vagabond, un mendiant, un voleur. Cette situation, More la décrit avec la même lucidité que Vivès appliquera, en 1525, à juger les erreurs et l'inefficacité de l'assistance aux pauvres dans la conception médiévale. Avec lucidité, mais sans grande émotion du coeur, semble-t-il, devant l'extrême sévérité avec laquelle étaient traités les vagabonds, à qui, on le sait, faire l'aumône constituait alors un délit. Thomas More pense le problème, au moins autant qu'il ne le sent. S'il ne ramène plus la gueuserie à une exigence irréductible de la nature, comme le faisait Erasme, s'il dénonce l'erreur qu'il y aurait à croire que la misère du peuple soit garantie du sûreté et de paix, s'il s'applique à proposer des remèdes par un nouveau contrat social, nul intérêt précis, particulier, chez lui pour ces vagabonds qui ne sont à ses yeux qu'une pièce d'un Etat qu'il faut repenser, réformer complètement.

De l'attention cordiale pour les mendiants et les vagabonds nous en trouverons encore moins chez Corneille Agrippa. Celui-ci dépeint — non sans complaisance — le monde de la misère dans son livre *De la vanité des sciences* (1537), mais c'est pour y voir la preuve même du vice de la société. Aucune pitié chez Agrippa pour ces malheureux qu'il accuse d'être des espions, de mettre le feu aux villes, d'empoisonner les puits et les fontaines, de véhiculer la peste avec eux. Thomas More voulait, au moins, sauver les mendiants du vagabondage en leur faisant apprendre un métier, en «recyclant» les hommes valides. Agrippa, lui, les maudit, brandit contre eux l'anathème religieux. Montaigne, on le sait, s'est souvent inspiré de ce Corneille Agrippa dans ses *Essais* pour des anecdotes, pour des références érudites mais non pas pour ses réactions face aux gueux, qui — il faut l'en louer — sont humainement compréhensives.

⁶ T. Wittman, *Les gueux dans les bonnes villes de Flandres (1577-1584)*, Budapest 1969.

C'est que la vision du gueux a changé vers le milieu du siècle: mutation qu'attestent, à mes yeux, les *Propos rustiques* (1547) de Noël Du Fail. S'affirme de plus en plus alors le sentiment — qui était déjà érasmien — que la société, dans son devenir, s'éloigne chaque jour davantage du beau rêve de l'âge d'or pour s'enfoncer dans l'âge de l'or, avec toutes les inégalités sociales qui en sont les conséquences inévitables. Comment, à partir de là, concevoir encore de la haine pour une gueuserie qu'il faut accepter comme un nécessaire fléau de l'époque? Et qu'il vaut mieux regarder avec un humour affectueux, comme le fait Noël Du Fail à travers le personnage de Tailleboudin. Fils de Thénot du Coing, dont la sagesse, comme celle du vieillard de Vérone de Claudien, est toute de mesure, le «férial», le joyeux Tailleboudin est devenu, lui, «bon et savant gueux». De quoi il se félicite. Fier de son métier lucratif, il est fier aussi de la société de gueux à laquelle il appartient, société secrète, puissante, organisée comme l'autre, l'officielle, dont elle est l'envers, mais plus libre, plus sûre qu'elle, plus fraternelle et plus ouverte à l'esprit d'initiative de l'homme, à sa volonté de puissance, en communication avec les forces du monde. Dès lors, l'image du gueux s'ennoblit en quelque sorte. Sans doute, Montaigne, toujours plus réservé, ne pare-t-il pas les gueux de tous les prestiges que — parodiquement, peut-être — Du Fail avait prêtés à Tailleboudin. Mais il se montre, dans l'essai final de *l'Expérience*, sensible à cette dignité dont témoignent par leur désir d'indépendance les jeunes enfants qu'il avait tirés de l'Aumosne pour les faire entrer à son service et qui, rapidement, ont quitté sa «cuisine et leur livrée pour se rendre à leur première vie». Et, dans la belle prière qui clôt le premier chant des *Tragiques* (v. 1232), Agrippa d'Aubigné n'hésitera pas, de son côté, à demander à Dieu de «donner aux gueux la couronne et le bissac aux Roys». Le gueux n'est plus à ce moment-là l'objet d'une attention plus ou moins apitoyée, ni de la réprobation méprisante d'un Corneille Agrippa. Reconnu comme le produit des grandes mutations morales et matérielles qui ont affecté le siècle, il a fait admettre sa personnalité, imposé sa volonté. Le voici, prêt pour les aventures que développeront le roman picaresque espagnol et ses imitateurs.

„GUEUX” W LITERATURZE FRANCUSKIEJ XVI WIEKU

Streszczenie

Wziąwszy pod uwagę obfitość i różnorodność francuskich wyrazów na oznaczenie *gueux* w XVI w., autor stara się najpierw określić aspekt personalny owych *gueux* — włóczęgów bez rodziny, żołnierzy-dezertersów, ofiar nędzy i epidemii, bezrobotnych, biednych studentów, zawodowych naciągaczy, prostytutek. Następnie przedstawia ich we właściwych im sytuacjach życiowych i zachowaniach — żebraków, włamywa-

czy, szarlatanów, uwydatniając szczególnie postać najsłynniejszego z nich, kapitana Ragot, o którym wspomina kilku pisarzy tej epoki, uderzonych potężną organizacją kompanii *gueux*.

W dalszej części swojej rozprawy autor stara się wyjaśnić niemal ogólną sympatię, którą cieszyli się *gueux* w literaturze francuskiej drugiej połowy XVI w. w przeciwieństwie do literatury wcześniejszej, nieufnej wobec nich i podejrzliwej — obraz *gueux* zmienił się wraz ze zmianą obrazu świata, wtedy gdy społeczeństwo pogrążyło się w „wieku złota” wraz z wszystkimi społecznymi nierównościami, które niósł on z sobą. Wówczas widzi się *gueux* jako jedną z koniecznych plag zmaterializowanej epoki, przeciw której występują potwierdzając wolność człowieka, instytucując na przekór oficjalnemu społeczeństwu społeczność *gueux*, bardziej braterską, bardziej otwartą na ducha inicjatywy indywidualnej. Takim to obrazem, uszlachetnionym w pewien sposób, operują pisarze drugiej połowy XVI w., zwłaszcza Montaigne, uwrażliwiony na godność *gueux*, tych *gueux*, których przygody będzie opiewała niebawem hiszpańska *picaresca* i twórczość jej naśladowców.

Przełożyła Stefania Skwarczyńska